

Mes réflexions sur le monachisme dans l'Église catholique

Les expériences d'échange entre les moines bouddhistes et chrétiens ont ouvert grand le chemin de spiritualité du dialogue entre les deux traditions. Cette démarche de dialogue ne m'est pas parue évidente dès les premiers instants. Je ne voyais pas de cohérence entre le monachisme et ma foi en Jésus-Christ. Il m'a fallu un long chemin d'expérience dans l'Église catholique pour que ma compréhension de la vie monastique chrétienne puisse évoluer.

Pourquoi, je n'aimais pas le monachisme chrétien ?

À cause d'une illusion... Illusion que je partage avec la plupart de mes contemporains. Cette illusion est certes, négative parce qu'elle nous amène à un sentiment de refus. Mais elle nous amène à nous poser des questions essentielles. Frère Patrick Prétot, moine bénédictin, Directeur de l'Institut Supérieur de Liturgie de l'Institut Catholique de Paris, lors du Conseil national d'ACI (2005) a su en parler avec humour :

*Le moine d'abord : si j'en crois la publicité ou le cinéma, pour beaucoup de gens aujourd'hui, et donc peut-être pour certains d'entre vous (car la publicité offre un certain miroir de ce que les gens pensent, sinon elle ne fonctionnerait pas comme telle) le moine est un animal un peu spécial, un spécimen archéologique intéressant, qui vit à l'abri des grands vents de la vie en restant bien au chaud derrière les murs de sa clôture. Que ce soit le « Nom de la Rose » ou la publicité pour le fromage Chaussée aux moines, l'affaire est entendue : les moines sont un peu ou beaucoup « décalés », hors de la vie (...). Je n'ai pas envie de me lancer dans un essai pour montrer que cette image est faussée ce que je crois pourtant profondément. Mais je sais par expérience que ces représentations résistent même devant l'évidence, peut-être parce qu'en partie, la vie monastique constitue aujourd'hui une sorte de réserve d'espoir : quand tant d'hommes et de femmes doivent se battre tous les jours dans ce monde où rien n'est jamais acquis, **les moines et les moniales apparaissent comme des privilégiés** : pour eux au moins, la question est résolue ; eux au moins peuvent goûter le bonheur sans mélange de ne pas avoir à se poser de question sur leur avenir .Ils sont heureux puisqu'ils n'ont pas les problèmes que la plupart connaissent... Ce rêve d'une vie lisse à l'abri des soucis est tellement fort que **les monastères peuvent incarner le rêve de ces lieux paradisiaques que la publicité des voyagistes vante constamment**. Il y a une illusion tenace mais il y a aussi des illusions qui peuvent aider certains au moins provisoirement, à tenir...*

Je pensais, et je pense encore que **les moines et les moniales sont des privilégiés, vivant à l'abri des grands vents de la vie, dans des lieux paradisiaques...**

Un lieu paradisiaque... Telle est la mémoire gardée des pagodes de mon enfance. La pagode est le lieu où vivent les moines bouddhistes. Celle de ma famille s'appelait « Vat Kandal », textuellement ce mot khmer veut dire « Pagode du Milieu ». Les bouddhistes ont leur pagode comme les catholiques leur paroisse. Vat Kandal se trouve au bord de la rivière Sangker, juste à la sortie du pont en fer reliant le centre ville de Battambang à « l'autre rive ». Ces appellations sont chargées de sens. La langue khmère, ma langue maternelle, est une langue fleurie d'images. Le mot Kandal, le milieu, me renvoie à l'enseignement du Bouddha Çakyamuni : *O moines, il y a deux extrêmes que doivent éviter les religieux : l'attachement aux plaisirs, avilissant, sensuel, vulgaire, sans noblesse ni profit, et l'attachement aux mortifications, douloureux, sans noblesse, associé à la douleur. O moines, le Tathāgata s'est détourné de ces deux extrêmes, il a découvert le chemin du milieu qui dessille les yeux de l'esprit, qui mène à la sagesse, à l'apaisement, à la connaissance surnaturelle, à l'Éveil parfait, à l'extinction*¹. C'est ainsi que le bouddhisme est connu comme la Voie du milieu. Au Cambodge, nous ne parlons pas de rive gauche ou de rive droite, mais de l'autre rive. Ma maison natale se trouvait du côté du centre ville de Battambang, quand nous traversions la rivière pour aller à la pagode, nous disions que nous allions à l'autre rive. Et les gens du côté de la pagode quand ils venaient au centre ville disaient la même chose : aller à l'autre rive. La distance géographique était vraiment négligeable, mais la distance mentale était immense. Pour la gosse que j'étais, le fait d'aller à la pagode de l'autre rive était un grand voyage psychologique. Je me préparais à traverser ce pont en fer guère rassurante, à la période des hautes eaux, j'avais peur que les flots n'y passent par-dessus, et aux basses eaux, le pont me paraissait si haut que le lit de la rivière presque à sec représentait le gouffre de la souffrance... Mais une fois, le pont traversé, les enceintes de la pagode formaient une barrière très rassurante pour la fillette que j'étais. Je me sentais libre de caracoler comme je voulais, on ne me surveillait plus... D'ailleurs la surveillance devenait inutile car la fillette espiègle, un peu garçon manqué au désespoir de ma mère, était toujours impressionnée par le calme qui régnait dans ce lieu sacré. Je marchais presque sur les pointes des pieds dans l'allée centrale menant au temple principal. À gauche de cette allée se trouvait un banyan géant avec sa maison de génie. Cet arbre sacré avait chaque fois droit à un salut profond de ma part. J'imaginai la vie des esprits qui habitaient l'arbre en attendant leur prochaine réincarnation en animal ou en être humain selon les degrés de mérite de leur karma. Une fois dans le temple central, je n'oubliais jamais de demander à Bouddha d'avoir de la compassion envers les esprits du banyan.

La pagode était un lieu magique pour la fillette. Elle n'avait pas perdu, non plus de son charme pour la jeune femme, bouddhiste convaincue. Bref, j'aimais les pagodes, lieux de silence, de calme et de recueillement. Plus tard, dans l'enfer de Pol Pot, les pagodes gardaient encore pour moi cette aura d'une autre rive..., énigmatique, peuplée de rêves et d'illusions...

Un lieu paradisiaque... est aussi le sentiment qu'a la catholique que je suis à présent concernant les monastères catholiques. Ils sont tous implantés dans des lieux magnifiques, des petits paradis... Le monastère La Paix Dieu de Cabanoule est le

¹ Majjhimanikāya, III, p.230-231

premier lieu que je connais après mon baptême en 1983. Cabanoule se trouve à côté d'Alès, à une vingtaine de minutes de ma maison. J'aime beaucoup ce lieu un peu sauvage où règne un silence criard de chants de cigale. Pour aller à La Paix Dieu, on quitte la grande route pour suivre un chemin tortueux de virages rampant sous des chênes verts. Ce petit chemin comme le pont en fer de la pagode familiale contribue à me mettre dans une atmosphère préparant le corps et le cœur à vivre un ailleurs... J'aime sûrement Cabanoule parce que c'est un lieu à part, un lieu préservé de l'activisme. Dans les allées ombragées de Cabanoule comme sur son banc rustique, j'ai l'impression que les mains humaines sont restées humbles dans leurs créations, en harmonie avec la nature. Pas de technique qui vous met plein les yeux comme le jet d'eau incongru au milieu du Gardon dans la ville d'Alès. Un autre monastère m'a marqué par son site enchanteur, c'est l'Abbaye de Lérins sur l'île St Honorat. Il n'y a pas de mots vraiment adéquats pour décrire ce bijou dans son écrin... Il faut y aller et se laisser imprégner par l'atmosphère de paix et d'harmonie. Je peux dire la même chose de l'Abbaye Saint Guénolé à Landévennec sur la presqu'île de Crozon.

Par leur situation géographique, je retrouve dans les monastères chrétiens ce parfum d'un ailleurs, cette paix d'une autre rive que j'ai aimés dans les pagodes de mon pays d'origine.

Mais qu'en est-il des habitants de ces *lieux paradisiaques* ? Un bonze ou un moine est-il pour moi *un spécimen archéologique intéressant* ?

Dans le bouddhisme en général, et dans le bouddhisme Théravada en particulier, le bonze est un privilégié, celui qui a un très bon karma lui permettant de mener une vie ascétique en ligne droite vers la libération. J'ai donc beaucoup de respects envers ces gens saints qui ont une longueur d'onde d'avance sur le commun des mortels. Un bonze bouddhiste a une vie complètement à part, une vie « déchargée » de tous les soucis matériels. Le monachisme est vu dans le bouddhisme du Cambodge comme « une rizière de mérites » où les fidèles viennent semer leur don en nature et en argent afin d'améliorer leur karma et avancer sur la voie enseignée par le maître. C'est donc dans l'ordre des choses que les bonzes puissent avoir une vie « bien au chaud derrière les murs de la pagode ». Ils ont construit pendant plusieurs vies successives un karma solide leur permettant de vivre ainsi dans des lieux paradisiaques. Ils sont ainsi les gardiens de ces lieux, et nous autres, le commun des mortels nous pouvons bénéficier l'espace d'une retraite ou d'une fête de leur atmosphère de paix et de sérénité. Ces lieux à part, ces vies retirées, préservées, à la recherche d'un ailleurs restent cohérents avec l'enseignement du Bouddha.

Ce qui n'est plus le cas pour le monachisme chrétien, à mon sens. Tout semble plus problématique, plus paradoxal...

Quand j'étais au Cambodge, ce qui suscitait ma curiosité chez les chrétiens, c'était leur engagement social et solidaire des plus pauvres. Ces prêtres catholiques acceptant d'être immergés dans la vie, sans se mettre à part étaient un point d'interrogation pour la bouddhiste que j'étais. J'ai écrit dans Revenue de l'enfer à la page 158, en parlant de Jésus de Nazareth :

Je ne peux m'empêcher d'admirer son courage de « se mouiller » dans le monde des hommes ordinaires. (...)

Jésus envoyait ses disciples dans le monde comme « sel de la terre ». Oser se mêler des choses les plus ordinaires pour pouvoir témoigner d'une autre vérité qui les dépasse, c'est une nouvelle si différente de la voie du milieu ! C'est une nouvelle déconcertante. Jésus ne cherchait pas à se placer hors du monde mais il épousait toutes les conditions humaines.

L'Évangile m'a séduite par sa façon de nous dire d'aller dans ce monde, de ne pas essayer de se mettre à part afin de mériter la pureté de l'être. Finalement c'est l'humanité fragile de Jésus de Nazareth qui m'interpelle. Il n'avait pas choisi ses disciples parmi les hommes purs, mais parmi ceux qui avaient peur, ceux qui trahissaient, ceux qui doutaient. Je me disais donc que j'ai la possibilité de rejoindre cette foule immense faites d'hommes et de femmes ordinaires... Le monachisme chrétien me posait alors beaucoup de questions. Que faut-il penser de ces hommes et ces femmes qui se *mettent à part, dans des lieux paradisiaques* ?

Je n'arrivais pas à voir la cohérence entre la vie monastique et la foi chrétienne.

Le monachisme me posait problème car il ressemblait à la sortie de la vie ordinaire. On m'avait bien expliqué que n'importe qui ne peut pas être moine ou moniale dans la tradition chrétienne car la vie en communauté est exigeante. Certes, mais la vie ordinaire est aussi exigeante : une mère a une grande responsabilité envers ses enfants. Je me vois toujours en train d'écouter une religieuse vivant en communauté dans un HLM me parlant de sa joie d'avoir retrouvé un travail salarié après une année de chômage. À ce moment-là je me disais que si j'étais employeur, je donnerais priorité à une mère de famille dans l'embauche. Car elle n'avait aucune communauté pour la soutenir financièrement, pire encore, elle entraînerait dans la misère ses enfants.

Quant à la prière pour les vocations, je préfère ne pas la restreindre qu'aux vocations religieuses et presbytérales. La vocation de base, la première des vocations est pour moi celle d'être dans le monde. Ignorer la beauté de la vocation d'être chrétien dans le monde n'est pas digne de ce Dieu qui s'est dépouillé pour prendre la condition de l'homme jusque dans la mort sur une croix.

L'affaire paraissait être classée une fois pour toutes. Les moines et les moniales étaient des êtres exceptionnels qui pouvaient s'offrir le luxe d'aller se consacrer égoïstement à Dieu. Ils avaient la vocation d'être des saints comme le monde l'entendait. Quant à moi, je n'avais pas ce privilège. J'avais trop de responsabilités : éduquer les enfants, les accompagner dans leurs études, dans leur vie professionnelle, dans leur vie de couple. Bref, j'étais une femme occupée et responsable qui ne pouvait pas mettre tout son monde entre parenthèse pour aller vivre dans un lieu paradisiaque.

Deux faits de vie m'ont amenée à reconsidérer mes affirmations sur la vie monastique. Ces faits découlent directement de mes expériences de vie. Ils ont ainsi un poids argumentaire incontestable car ils ne sont pas des constructions de la pensée abstraite.

La première expérience est la difficulté que j'ai à entrer dans la façon paroissiale de célébrer le Seigneur. Je me sens agressée par le brouhaha dans les églises avant

chaque messe. J'ai l'impression que les gens ne savent plus se taire et confondent nos églises avec les places des marchés. Les célébrations paroissiales sonnent souvent creuses, la Parole n'est plus habitée. Bref, je m'ennuie plus ou moins à la messe. Les occasions m'ont été données de rejoindre les célébrations eucharistiques dans les monastères. Je me suis rendu compte que dans les monastères, le courant passe... Je peux entrer plus facilement dans les célébrations eucharistiques monastiques que paroissiales. Comment se fait-il qu'une messe célébrée dans un lieu fermé soit plus ouverte pour moi que celle célébrée dans un lieu ouvert ? Quel paradoxe ? On peut répondre rapidement que dans les monastères, il y a des « spécialistes de Dieu ». Sincèrement, je refuse de donner aux moines, cette spécialité !

Car Jésus a bien dit : *« Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. » Mt 11-25.*

J'ai donc cherché dans mon ignorance à savoir pourquoi la liturgie monastique est poreuse pour moi ? La réponse qui n'est qu'une esquisse, sans prétendre nullement être dans le vrai, peut choquer. Oui, je pense que je me retrouve dans les célébrations monastiques justement à cause, ou grâce à ce que je reproche aux moines et moniales, à savoir leur égoïsme ! Je m'explique. Dans les monastères, les moines partagent avec moi leur prière sans rien de plus. Ils ne s'efforcent pas à me faire entrer dans leur liturgie. Cette démarche est laissée à ma totale liberté. Les moines ne cherchent pas à me former, à m'exhorter vers quoi que ce soit. Pour dire avec humour, dans leur égoïsme, ces hommes et ces femmes prient tout simplement sans chercher à nous faire prier. J'ai la nette impression que ma présence, la présence des laïcs ne sont rien de plus que des présences... Cette absence de volonté de structurer une liturgie pour la galerie, fait que la liturgie reste fluide comme toute œuvre d'art, entièrement gratuite, aucune utilité immédiate... L'absence de la volonté humaine fait transparaître cet ailleurs indéfinissable, la présence d'un Autre... Dans les paroisses au contraire, on s'applique toujours à faire prier les autres, et du coup ceux qui veulent faire prier les autres oublient de prier eux-mêmes. Les liturgies sont parfois très recherchées, très structurées. Elles sont si bien ficelées qu'elles ne laissent transparaître que le travail de l'équipe liturgique ! Elles ont ainsi perdu leur porosité vers l'Autre. Elles glissent vers un moralisme si plat, si désespérant que la foi devient un exercice de performance. Faut-il donc négliger toute préparation ? Non, loin de là. Il faut se donner du temps pour préparer une liturgie, mais pas pour les autres, pour soi-même d'abord. Prenons modèles sur les moines et les moniales qui soignent la beauté de leur prière pour eux-mêmes. Soyons un peu plus égoïste sans toujours vouloir faire pour les autres. Cette volonté d'aider à tout prix les autres s'avère parfois être plus dangereuse que l'égoïsme. Car les égoïstes savent au moins qu'ils sont égoïstes, alors que les altruistes ne savent pas toujours que leur bon sentiment n'est que l'égoïsme déguisé !!!

Alors au fond de moi-même, j'ai tout d'un coup beaucoup de tendresse envers ces chrétiens égoïstes qui se mettent à l'écart.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même Mt 19 - 19

Soyons clair, personne ne peut faire prier les autres, on ne peut que prier soi-même...

La deuxième expérience est celle de la solitude. Souvent je me laisse aller dans cette illusion de responsabilité : responsabilité envers mes propres enfants, envers mon entourage... J'ai l'illusion d'être entourée parce que je me donne des responsabilités. Mais quand on avance dans l'âge, on se rend compte petit à petit que la seule et unique responsabilité est celle envers soi-même. Souvent, nous ne pouvons pas grand-chose pour les autres. Comprendre cela c'est être humble et apprendre enfin à se prendre en charge. Quelle charge peut être plus lourde que la charge de sa propre personne. Dans la vie séculière, nous avons mille et mille moyens de fuir cette charge en nous perdant dans des activités utiles et futiles. Je pense que la vie monastique donne moins de moyens pour fuir soi-même. Vivre enfin pour soi-même. Ce n'est certes pas très « moral » mais quelle ouverture... Encore un paradoxe ! Je crois sincèrement que je ne peux pas vivre avec moi-même sans inviter un Autre à venir me rejoindre. Le moi est trop lourd pour mes épaules de femme, il faut bien que l'Esprit vienne si non je vais me noyer comme Narcisse. Cette expérience de solitude pesante me permet de comprendre quand Jésus dit : *Mais toi, quand tu pries, retire-toi au fond de ta maison, ferme la porte, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; ton Père voit ce que tu fais dans le secret : il te le revaudra (Mt 6.6)*

Finalement, les moniales et les moines sont des êtres égoïstes, inutiles à la société. Ce sont vraiment leurs défauts. Et bizarrement ces défauts font qu'ils sont mes frères et sœurs en humanité. Ils ne sont plus que des « spécimens archéologiques ». Je les aime à cause de leurs défauts. Et je prie le Seigneur qu'ils n'aient pas la tentation de changer leurs défauts en qualités.

Garde les Seigneur de « se penser » comme des saints supérieurs à nous, humains de la cité !

Garde les Seigneur, de cette tentation !

Je T'en prie...

Claire Ly

Auteur de

- *La mangrove, à la croisée des cultures et des religions*, Éd. Siloë, Octobre 2011.

- *Retour au Cambodge, Chemin de liberté d'une survivante des Khmers rouges*, Éd. de l'Atelier, 2007

- *Revenue de l'enfer, Quatre ans dans les camps khmers rouges*, Éd. de l'Atelier, 2002.

www.clairely.com